

Andreas Burnier
Het Jongensuur
(L'heure des garçons)

Traduit par Mireille Cohendy

La Ville lumière 1945

O felice tu, o felice

Otra vez e otras mil sea

Imperio, en quien el primero

Triunfo son armas y letras !

Pedro Calderó de la Barca

Ils se tenaient derrière une barrière. Je ne rêvais pas, contrairement à la fois où j'avais vu marcher deux prêtres avec, entre eux, un garçon en jupe noire. Pour le garçon, je n'étais pas tout à fait sûre. Il était très difficile de se procurer des vêtements, mais une jupe courte, en coton délavé ! Pour quelle raison aurait-il porté une chose pareille ?

Les prisonniers étaient vrais eux. Entassés dans un garage privé dont le portail basculant avait été relevé et remplacé par une grille. La plupart n'avaient pas vingt ans, certains pas plus de quinze. Blonds, l'air hébété.

Les voir ainsi, dans leur longue cage, me procurait une sensation brûlante de liberté. Pendant des jours, j'errais dans la ville, sans peur à présent, mais sans joie. Les quarante garçons dans leur clapier m'apportaient pour la première fois la certitude que c'était fini.

Je revins sur mes pas, traversai la rue, me plaçai juste en face du garage et criai : « Sales boches ! » Ils avaient sûrement mal entendu, car l'un d'eux pointa les lèvres, comme pour un baiser. Un autre me fit signe d'approcher.

- *Komm mal her, du...* (Viens par ici, toi.)

Je connaissais quelques mots d'allemand. Hitler nous avait obligés à l'apprendre à l'école primaire.

- *Nein, Schweine ! Moffen !* (Non, salauds, sales boches !)

L'un des prisonniers leva le poing. J'aurais voulu qu'un Canadien passe à ce moment-là pour lui tirer dessus. Imaginez que, un mois auparavant, on ait osé lever le poing !

- *Du wirst tot geschossen* (Vous serez fusillés), leur criai-je par-dessus mon épaule en m'éloignant. Et, comme par hasard je connaissais ces mots, j'ajoutai : *Heute abend*. (Ce soir).

Même prisonniers, ils la ramenaient. On ne pourrait pas les garder enfermés éternellement. Bientôt, ils reconstruiraient leurs usines et recommenceraient à fabriquer des armes. Une armée, ce serait exclu bien sûr. Mais quelques milliers de boches, munis du fusil qu'ils avaient enterré dans le jardin, ou caché sous de vieux journaux au grenier, n'hésiteraient pas à s'en prendre à nous encore une fois. En proie à une angoisse et à une haine impuissantes, je cherchais les pires insultes que je connaissais. « Sales types. Assassins. SS ! »

Nos libérateurs, de joyeux lurons, pleins de bonne volonté et de vagues idées, ne faisaient pas le poids face à ces meurtriers professionnels. Si seulement je pouvais prévenir quelqu'un, un général ou un ministre, qu'ils veillent au moins à ce que ces sales boches n'aient plus jamais une arme entre les mains.

Peu après, sur la place bombardée, je les avais déjà oubliés. Je décidai de jouer à colin-maillard. J'y jouais souvent le soir avec Tessa, quand on nous permettait d'aller faire un tour après le dîner. À présent, j'avais envie d'essayer seule et en plein jour. De toute façon, il était trop tôt pour la piscine. Bras tendus, yeux mi-clos, j'avançais à tâtons d'un pas hésitant, en longeant les maisons. Un passant m'interpella :

- Arrête ! Ce n'est pas bien de se moquer !

J'ouvris les yeux et découvris un homme grisonnant, costume gris, les joues barrées de profondes rides.

- On ne se moque pas de ce genre de handicap ! Et en plus, tout le monde t'aura à l'œil.

Oncle Sem, qui avait le teint violacé, me disait, quand nous lui rendions visite : « Toi, je t'ai à l'œil ! », avant de me pincer la joue en riant.

Chez lui, dans la cage d'escalier - ce trou noir, cet œil qui me surveillait - j'étais terrorisée. Il était mort (ou disparu) à présent et je revoyais enfin ce trou qui m'avait causé tant de frayeur. Oncle Sem ne pourrait plus m'y coincer et les boches étaient enfermés derrière une grille.

Étaient-ce eux qui avaient provoqué ces crevasses dans la ville en la bombardant, ou les alliés ? Je n'en savais rien. On ne voyait pas seulement les gravats, mais aussi les étages des immeubles qui pendaient en partie dans le vide, avec parfois encore la table ou le lit. Un sommier en fer dont le matelas avait été pulvérisé ou dérobé.

« Ce qu'il a commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume. » lui répliquai-je en français.

Si nous étions prises en faute par des inconnus, Tessa et moi faisons mine d'être Françaises. Je connaissais des phrases entières du Livre des citations.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Honoré de Balzac.

L'homme haussa les épaules. Une femme, chaussures en bois et panier d'osier au bras, passa devant nous.

- Bizarre celle-là ! lui dit l'homme. Une réfugiée belge peut-être !

Elle hocha la tête.

Ils me cédèrent le passage. Je n'osais plus jouer à colin-maillard. Imitant le fameux « pas de la piscine », comme dans le livre *Kees de Jongen*, je me dirigeai vers le stade nautique.

Sur le tableau à l'entrée, Il était marqué que c'était l'heure des garçons. Ils étaient nombreux à faire la queue devant le guichet, je me joignis à eux.

Avec mes cheveux courts et mon imperméable trop grand, personne ne verrait rien.

Et en effet. Mon ticket à la main, je pénétrai dans le long couloir où résonnaient des bruits étranges. Dans la cabine, la planche rabattue devant la porte empêchant quiconque de rentrer, j'étais aux anges.

Dans mon maillot de bain de coton noir, je me dirigeai vers le petit bassin, tout en jetant un regard sur mes seins. Un garçon grassouillet, me dis-je pour me rassurer.

Après quelques brasses, je sortis de l'eau pour aller dans le grand bassin.

- Hé toi, qu'est-ce que tu fais là ?

Quelqu'un m'arrêta.

- Je nage !

- C'est pas l'heure des filles. Il faudra revenir plus tard.

- J'ai mon ticket, répliquai-je en poussant le garçon, avant de me replonger dans l'eau.

Peu après, le maître nageur siffla. Le garçon se tenait à côté de lui, d'autres curieux arrivèrent. Tous en slip de bain.

- Elle doit sortir, c'est une fille ! lança le plus gros d'entre eux.

- Tu as entendu, dit le maître nageur. Tu dois sortir. C'est l'heure des garçons. Tu sais lire ?

Humiliée, j'allai me rhabiller. Les salauds ! Tout à l'heure, j'irai sonner chez quelqu'un.

- Madame, je viens de la piscine. Votre fils a mouillé ses habits sans le faire exprès. Il m'a demandé d'aller lui chercher un pantalon sec.

- Tu le connais ?

- C'est un copain de l'école.

Munie des vêtements, j'irai me changer dans la bruyère, à la sortie de la ville. Si j'enterrais ma tenue de fille, je pourrais vivre comme un garçon. Celui qui oserait me chasser de la piscine...

Le regard du maître nageur et du garçon, allant de mes cheveux courts, à mes seins, puis à l'entrejambe de mon

maillot de bain noir, me revint soudain à l'esprit. Les ploucs ! Bon, je n'irai plus jamais nager, ou alors dans un pays où il n'y aurait pas des heures pour les garçons et des heures pour les filles.

Je passai dans un quartier de banlieue moderne en prenant mon temps. Je m'arrêtais devant chaque maison pour voir si par hasard un garçon de douze, treize ans pouvait y habiter. Un garçon qui, en ce moment, n'était pas chez lui.

- Madame, votre fils m'a demandé d'aller lui chercher des vêtements secs.

- Qui es-tu ?

- Un copain.

- Oh, mais entre donc !

- Donnez-moi ce short et ce pantalon, il pourra choisir ce qu'il veut.

Finalement, je n'ai pas osé sonner.

Quand nous sommes revenus, après la guerre, mon père et moi, nous avons d'abord attendu en bas de l'escalier. Puis ma mère, pleurant et bafouillant, nous a fait monter. Dans une pièce étrange, aux meubles de bois jaune, elle a enlacé mon père. Je patientais dans un coin entre la porte et l'armoire encastrée. Un béret bleu sur mes cheveux rasés de près, une longue gabardine bleue qui m'arrivait jusque sous les genoux.

- *Qui est ce garçon ? finit par demander ma mère.*

- *Quel garçon ?*

- *Celui que tu as amené.*

- *Mais chérie, c'est Simone !*

- *Mon petit, je ne t'avais pas reconnue. Tu as terriblement changé !*

- *Comment c'est que vous allez, mère ?*

- *Elle parle drôlement !*

- *C'est le dialecte. Il a bien fallu qu'elle s'adapte au village, pour sa sécurité. Elle l'oubliera vite.*

- Il va falloir lui trouver d'autres vêtements.

Tout le monde était à table dans la maison au Bloemlaan. Encore une nouvelle maison, provisoire, en attendant la libération de l'ouest.

- Tu rentres bien tard ! dit mon père.

Je lui racontai les boches derrière la grille dans le garage.

- Bien fait ! approuva ma mère en posant les plats.

- Qu'on les traite comme des bêtes, renchérit mon père.

C'est encore trop bien pour eux !

- Tu les as vus, vraiment ? demanda Tessa.

- C'étaient des boches de la Wehrmacht. Ils portaient toujours leurs sales uniformes, mais les galons et autres avaient disparu.

- Moi, à ta place, je leur aurais craché à la figure !

- Allez, mange ma chérie ! coupa ma mère.

Les parents de Tessa avaient été transférés de Westerbork à Auschwitz. Là-bas ils avaient été gazés, lui au bout de six mois, elle au bout d'un an.

Avant la guerre, le père de Tessa était violoniste dans le *Oostelijk Symphonie Orkest*. Sa mère était chanteuse.

Je n'avais pas le droit de parler musique en présence de Tessa. On éteignait même la radio juste après les informations quand il y avait un concert. Tessa ne semblait pas particulièrement bouleversée par la musique, mais de cette façon, mes parents avaient le sentiment de « faire quelque chose ».

Je ne disais rien de la piscine. Ils me demandaient rarement à quoi j'avais consacré mon après-midi de libre.

Après dîner, Tessa et moi sortîmes.

- Regarde, des étoiles ! m'exclamai-je en pointant le doigt au-dessus de la bruyère qui délimitait le boulevard.

Pendant la guerre, j'ai lu une histoire sur la théorie de la relativité d'Einstein. Si on pouvait voyager plus vite que la lumière, on retournerait dans le temps.

- Comment ça ? Dans le passé de la terre ? Ou dans celui des étoiles ?

- Comme on veut, je crois. J'aimerais bien retourner dans la Perse antique.

- Ou avant la guerre, dit Tessa. C'est déjà possible ?

- Non. Il vient juste de le découvrir, on n'a pas encore de machine pour ça.

- Une machine à remonter le temps.

- Oui. Si quelqu'un passe, on lui demandera : Monsieur, vous avez une machine à remonter le temps ?

- Monsieur, vous avez une machine à remonter le temps ?

- Qu'est-ce que vous dites ? Vous voulez l'heure ?

- Non, Monsieur. Nous voulons une machine à remonter le temps.

- Je vous trouve bien impertinentes !

- Ah bon ? Vous cherchez la bagarre ?

Je me mis en position de boxe.

- Arrête ! dit Tessa.

- Il ne me faisait pas peur, ce pauvre dégonflé ! Regarde comme je suis forte.

Je contractai mes biceps, durs comme fer après des années de labeur à la ferme.

Dans la chambre, je sortis de l'armoire l'uniforme que mon cousin Jacob avait laissé. Il était sergent dans les troupes de libération.

À l'aide de mouchoirs, je confectionnai une boule que je glissai dans le pantalon. J'avais l'air très viril tout à coup.

Même en maillot, on ne m'aurait pas chassé de la piscine !

Malheureusement, je ne voyais pas comment nager avec des

mouchoirs roulés en boule sans qu'ils ne se mouillent et ne s'échappent de mon slip de bain.

Après m'être admirée de face et de côté dans le miroir, je me déshabillai. Je m'allongeai sur mon lit, éteignis la lumière et commençai mes exercices qui consistaient en une série de formules magiques et de pensées qui devaient me procurer rapidement l'organe sexuel manquant et ramener ma poitrine à son aspect plat naturel.

Souvent, le lendemain matin, il me semblait constater l'ébauche d'un résultat. Mes seins me paraissaient plus plats et je croyais sentir le début de ce renflement dont la nature m'avait malheureusement privée. Pleine d'espoir, je retirais mon pyjama. Chaque fois, j'étais profondément déçue, mais je ne me décourageais pas pour autant. J'augmentais peu à peu le nombre de formules et de pensées magiques.

Une métamorphose rapide s'imposait, pour plusieurs raisons. Premièrement, mon anatomie et ma physiologie féminines ne devaient pas se prolonger trop longtemps, sinon mon corps serait définitivement perdu et le changement ne pourrait s'effectuer.

Deuxièmement, il était humiliant pour moi, un garçon, de continuer à être traité comme une fille. Les vêtements ridicules, les habitudes de jeux et autres comportements qui allaient avec me torturaient chaque jour un peu plus.

Troisièmement, je voulais devenir marin ou pilote et les femmes étaient exclues de ces deux professions.

Quatrièmement, j'avais remarqué qu'avec l'âge cette détestable différence, qui existait entre la liberté dont jouissaient les garçons et celle accordée aux filles, ne faisait que s'accroître.

J'avais un peu pitié de mes parents en pensant au jour où je me présenterai devant eux en garçon. Ils avaient été si heureux d'avoir une fille, m'avaient-ils souvent répété. Mais

tant pis, ils n'auraient qu'à se consoler avec Tessa, leur fille adoptive.

Je m'étonnais que tant de personnes soient des hommes dans cette vie, et que moi, je sois une fille. Question de chance ! À la naissance, la probabilité de naître homme est de cinquante pour cent. Pourquoi avais-je eu tant de malchance ?

Les pires salauds : les Allemands, les assassins, les collaborateurs ou les débiles mentaux comme Koos Westra, les garçons barbants comme Hein ter Heide, tous étaient nés hommes !

Beaucoup de filles se moquaient de porter des vêtements grotesques les empêchant de jouer, et plus tard, si elles se mariaient, de passer leur vie à la maison, à accomplir le travail le plus idiot et le plus ennuyeux qui soit. Moi pas !

Qu'avais-je fait au bon Dieu pour qu'il ne me mette pas « par hasard » du bon côté, comme les quarante jeunes Boches du garage, comme Koos, Hein, mon cousin Jacob, les milliers de soldats des troupes de libération, comme la moitié de l'humanité ?

J'essayais d'imaginer ce qu'était la vie quand on naissait tout de suite garçon. On ne devait pas s'en étonner. Il ne faisait alors aucun doute que, côté corps, tout allait bien. On pouvait jouer au foot, se promener le soir en ville, accoster les filles, nager à l'heure des garçons, choisir son métier et continuer à l'exercer, même quand on était marié et qu'on avait des enfants. On n'était pas obligé d'accomplir des tâches stupides comme coudre ou mettre la table. On appartenait à cette partie de l'humanité qui réalise de grandes choses : les soldats, les savants, les ministres, les explorateurs, les ingénieurs, les directeurs, et non pas à celle qui, du bas au haut de l'échelle sociale, est condamnée à s'acquitter des tâches ménagères, qui ne gagne pas d'argent, qui doit se parer, tel un sapin de Noël, afin de plaire à l'autre moitié.

Je comprends qu'en naissant mâle, on trouve normal d'être un garçon, qu'on ne puisse imaginer ce que c'est que, en tant qu'être humain, de devoir vivre dans un corps de femme et jouer son rôle de femme.

Je revoyais les Canadiens qui, à la libération, rayonnants de bonheur, entraient en jeep dans les villages. Ils avaient l'air forts et sûrs d'eux. Je revoyais les filles qui se jetaient à leur cou, qui s'offraient tels des objets. Des objets à utiliser.

La plupart du temps, j'allais à pied au lycée situé à l'autre bout de la ville. J'avais l'habitude de parcourir de longues distances, pieds nus ou en sabots, mais à présent, je portais des chaussures de soldats usées, distribuées par la Croix-Rouge.

Un après-midi où j'étais fatiguée, je tentai de faire de l'auto-stop, comme le faisaient beaucoup d'autres enfants.

Une Jeep canadienne s'arrêta. Un caporal d'une quarantaine d'années conduisait, avec, à côté de lui, un gars de dix-huit ans environ. Je voulus m'asseoir à l'arrière, mais ils insistèrent pour que je prenne place à l'avant, entre eux deux.

Au bout de quelques kilomètres, le jeune Canadien passa son bras autour de mon cou et de la main gauche entreprit de me caresser la poitrine. La sensation agréable que me procura ce geste me surprit. Jamais je n'aurais imaginé que ces choses sensibles, fragiles et embarrassantes puissent être source de plaisir. C'était donc à cela que servaient les seins !

- Non, m'exclamai-je, arrête !

Je me tournai vers le chauffeur d'âge mûr pensant qu'il allait réprimander le garçon, qui aurait pu être son fils, mais au lieu de cela, il se mit à rire et l'encouragea même en me lançant :

- Embrasse-le donc, regarde comme il est mignon !

Je savais que les hommes se montraient plus solidaires entre eux que les femmes. À présent, je comprenais jusqu'où pouvait aller cette solidarité. Le caporal était un gradé,

beaucoup plus âgé que nous, il représentait l'autorité, pourtant, tous deux se liguèrent contre moi.

Le soldat tenta de m'embrasser, mais je tournai la tête. Le chauffeur passa à son tour son bras autour de mes épaules et entreprit de me caresser l'autre sein. Sa main était plus rugueuse que celle du garçon, qui était très beau, très blond et très doux, mais le geste de son aîné ne fut pas désagréable non plus.

Dans un virage, il retira sa main pour tenir le volant, mais avant, il me poussa un peu de façon à ce que je tombe contre le soldat qui tenta encore une fois, en vain, de m'embrasser, puis il continua à me caresser les seins et de son autre main, attrapa ma jupe.

- Non ! m'écriai-je. Je veux descendre ! Stop !

Je me débattis. Au bord des larmes, je suppliai le vieux :

- Arrêtez, arrêtez-vous !

Il freina brusquement et me laissa descendre. La route était déserte, elle traversait un bois. Le garçon voulut sauter de la jeep et me rattraper, mais l'autre le retint.

- Tu veux remonter ? me demanda-t-il en m'encourageant d'un geste de la main.

Je secouai la tête. Il échangea quelques mots avec le jeune. Ils éclatèrent de rire, puis il démarra.